



Cécile
Chabaud

RACHILDE,
HOMME DE
LETTRES

roman

ÉCRITURE

DE LA MÊME AUTRICE

Prof!, L'Archipel, 2021.

CÉCILE CHABAUD

RACHILDE

HOMME DE LETTRES

roman

ÉCRITURE

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.ecriture.com

Éditions Écriture
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-3590-5365-4
Copyright © Éditions Écriture, 2022.

À ma mère

« J'aime le courage féminin,
son ingéniosité à organiser une vie blessée. »

Colette, *Chambre d'hôtel*, 1940

Ce roman est très librement inspiré de la vie d'une femme qui, forte de son talent, ne s'est jamais posé la question de savoir si elle était auteur, auteure, autrice, écrivain ou écrivaine. Elle fut étrange ou condamnable à bien des égards, mais elle eut cette idée merveilleuse de considérer son écriture comme androgyne et de s'imposer dans le monde exclusivement masculin de la littérature en se faisant appeler « homme de lettres ».

*

Certaines répliques prononcées par les personnages de ce livre peuvent contenir des citations tirées de leurs œuvres. On trouvera ces œuvres dans la bibliographie.

Première partie

EN PÉRIGORD

Debout devant la grande psyché de sa mère, la jeune Marguerite Eymery, âgée de sept ans, contemplait avec une déception non dissimulée le reflet qui la dévisageait. C'était une silhouette grêle, n'ayant de forme que les jupes froissées de percale dont on avait bien voulu l'affubler. Des tissus bouffants de sa robe sortaient deux longs bras duveteux griffés de blessures éparses qu'elle devait à des courses quotidiennes dans les arbres, et une paire de jambes asymétriques qu'elle tentait de dompter avec acharnement, mais qui la faisaient boiter. Son visage maigre et marqué, d'une pâleur mortelle, était celui d'une idiote. Ou d'un mioche de ferme tellement sale qu'on en ignore le sexe. D'ailleurs, elle se savait depuis longtemps un objet de confusion pour ses parents, qui avaient toujours désiré un fils et s'étaient retrouvés nantis d'une infirme. Elle venait tout juste de demander à être tondue, afin de ressembler davantage à un garçon. Et nul ne s'était opposé à cette extravagance, tant il était vrai que Marguerite n'intéressait personne. Mais la transformation n'avait pas opéré. Elle examinait à présent les contours de son crâne bossué, sans plus de cheveux, songeant qu'à cette heure, elle n'était

rien, rien d'autre qu'une créature, ni mâle ni femelle, et qu'elle ne présentait aucun intérêt.

Elle était pourtant quelqu'un, et d'abord la fille de Joseph Eymery, un louvetier, ancien soldat d'Afrique qu'elle admirait parce qu'il pouvait regarder le soleil en face, comme les aigles, qu'il montait à cheval comme un centaure, et qu'il faisait la guerre. Sa mère, Gabrielle Eymery, une ancienne coquette mondaine, avait fait des débuts remarquables à la cour de Napoléon III mais, depuis son mariage et son installation au Cros, dans le Périgord, elle dépérissait chaque jour un peu plus, minée par la solitude provinciale que lui imposait son statut. Grande musicienne, à la fois froide et fantasque, elle n'avait qu'un seul rêve : monter à Paris pour satisfaire les nobles desseins artistiques auxquels elle aspirait. Toujours fatiguée, en permanence irritée par de perpétuels acouphènes, elle avait délégué l'éducation de sa fille à une grosse nourrice rousse illettrée du nom de Lala, qui, lorsqu'elle était intimidée ou en colère, parlait un français sibyllin mâtiné de patois. Marguerite s'était ainsi construite de silences, des contes incohérents de Lala et de séjours de plus en plus répétés dans la grande bibliothèque familiale où elle découvrait sans les comprendre Voltaire et le marquis de Sade. Perdue dans une prose de noirceurs et de lumières, elle butait avec passion sur les mots comme le pèlerin se blesse sur le chemin de pierres coupantes qu'il parcourt les pieds nus et sanglants.

Marguerite continuait de se regarder, de plonger dans cet Autre, espérant y trouver quelque chose – mais quoi ? Autour d'elle, la chambre n'existait plus. Ni le lit Louis XV garni d'étoffes à fleurs brochées, ni la commode en bois de palissandre, ni les colifichets poussiéreux de Gabrielle. Juste elle et son double dans un cocon

de ténèbres. Désormais, elle ne quittait plus le miroir des yeux. Il lui lançait un regard obstiné, presque mauvais, le regard du mage qui s'apprête à jeter un sortilège. Et elle, en retour, pétrifiait sa propre image, elle la figeait. Comme toutes les fois où le réel lui déplaisait, elle déployait à son endroit, à l'aide de toute l'imagination dont elle était capable, une sarabande de fantômes destinés à l'enjoliver. Alors elle se rêva cavalière, duelliste, elle croisait le fer avec son père dans la salle d'armes du Cros, elle l'accompagnait à la chasse au loup, il l'adorait enfin, s'enorgueillissait d'elle, jouait à la poursuivre... n'était-elle pas loup elle-même ? Lala ne lui avait-elle pas raconté à de nombreuses reprises qu'elle descendait des loups-garous, par la malédiction jetée sur la descendance de son arrière-grand-père, un prêtre défroqué tombé amoureux d'une fille de joie ?

— Cela fait de toi une *malebeste*, toi, et tous tes descendants après toi... n'oublie jamais...

Et les iris de Marguerite flambaient à présent d'une flamme magnétique. La lividité de son teint presque bleu avait laissé la place à l'idée d'un pelage qu'argentaient des fils drus gris et blancs. La commissure de sa bouche devenue gueule était maculée de quelques taches de sang. Un croc luisait dans la pénombre... L'humanité si méprisable qui lui imposait cette existence où elle n'existait pas l'avait enfin quittée. Pour un instant, elle s'était voluptueusement perdue.

— Marguerite !

Elle ne répondit pas, bien décidée à rester loin de tout, tapie dans son corps de bête chimérique.

— Marguerite !

C'était sa mère qui l'appelait. Ce cri voulait la faire renaître, qu'elle fût Marguerite à nouveau, cet être falot,

cette goule mal aimée de tous. Elle ne le voulait pas. Elle résistait. Mais malgré tous les efforts de sa pensée, le charme se rompit, le loup-garou s'éteignit, l'enfant repara. Gabrielle entra dans la pièce avec humeur.

— Enfin mademoiselle, faut-il que l'on s'égosille ?

— Pardon, maman, s'excusa Marguerite. Je ne vous avais pas entendue.

— Dieu du ciel, vous m'épuisez, dit Gabrielle en respirant son mouchoir, visiblement agacée. Vos grands-parents vont arriver. Venez les saluer, je vous prie. Tenez-vous droite et faites-moi le plaisir de lisser votre robe ; vous ne ressemblez à rien de présentable. Ah, et une dernière chose : évitez de répondre favorablement aux mièvreries de votre grand-mère, comme vous avez coutume de le faire. C'est à croire que vous n'avez pas de mère.

Isoline et Urbain Feytaud venaient tous les vendredis rendre visite à leur fille au Cros. Urbain, ancien juge de paix et rédacteur au *Courrier du Nord*, avait accepté à contrecœur que sa fille épousât par amour un militaire sans fortune. En effet, il connaissait bien Gabrielle, et avait vite compris qu'avec Joseph, elle irait de désillusions en désillusions : le colonel Eymery était très bel homme, toujours absent, et Gabrielle avait trop besoin d'exclusivité et d'attentions pour supporter l'alliance de telles particularités. Devant ses parents, elle ne se plaignait jamais vraiment de sa vie conjugale, mais ses langueurs et sa mélancolie la trahissaient. Souvent, elle ressassait de longs discours, toujours les mêmes, sur l'ennui qui, mieux qu'un amant idolâtre, étreint les femmes une fois mariées.

— Voyez-vous, une femme est toujours seule. Même ayant un mari, elle est seule. Elle trouve bien vite son roman personnel fade et déteint. Après avoir rêvé sa vie de femme, elle l'endure. Ne lui reste pour fatal compagnon d'infortune qu'un anneau d'or qui déforme la ligne de ses doigts et lui rappelle à chaque instant qu'elle s'est fourvoyée.

— Ma fille, répondait Urbain en tentant de la rassurer, l'ennui est inconnu aux femmes vaillantes. Ne soyez jamais oisive et de votre art naîtra l'épanouissement.

— Cela ne peut suffire. L'ennui trouve la brèche chez celles qui veulent se leurrer et se disent indépendantes et fortes. Il assèche le cœur et foudroie les meilleures intentions.

Gabrielle disait vrai. Elle délaissait totalement la direction du domaine, dont elle avait pourtant la charge. Tout était dans un état désastreux. Le parc, jamais entretenu, autrefois allées, bosquets, charmilles, était un tapis moutonneux d'herbes folles et sauvages, troué d'un point d'eau croupissante et noire où pullulaient moustiques et grenouilles. La charretterie, la grange et l'écurie, dont s'occupaient prétendument deux méchants palefreniers, Périgourdins de souche, paraissaient totalement à l'abandon. Une voiture et trois chevaux vieillissaient là, à côté d'une berline de voyage aux coussins bleu roi et aux poignées d'argent que l'on gardait parce qu'elle faisait partie de la famille. La propriété était ceinturée d'un mur mangé de moisissures et d'une grille rouillée impossible à clore par laquelle passaient de petits paysans malpropres et charpardeurs. L'intérieur de la demeure ne valait guère mieux : chaque salle présentait l'aspect douteux et misérable des hôtels de troisième ordre. Une dégradante incurie y régnait, qui tranchait considérablement avec la sophistication affichée de la maîtresse des lieux. Le personnel se limitait à un cuisinier, deux bonnes et une femme de chambre, qui travaillaient sans discipline véritable, privés des directives d'un quelconque intendant.

En cette fin d'après-midi, Isoline et Urbain s'avançaient vers la maison, faisant crisser sous leurs pieds les

gravillons du chemin. Marguerite dévala les escaliers et se rua dans les jupes de sa grand-mère, au mépris des objurgations de Gabrielle. Pour cette petite sevrée dès la naissance de tout signe d'affection, les venues d'Isoline étaient une bénédiction. Maternelle et douce, la vieille dame choyait l'enfant.

— Eh là, mon cher ange, voulez-vous donc me faire tomber ? Et... enfin que je vous voie... qu'avez-vous fait à vos cheveux ? Où sont passées vos belles anglaises ?

Disant cela, elle caressait la tête de Marguerite. Celle-ci, tel un jeune faon, fermait les yeux et gloussait d'aise au contact des mains noueuses qui lui flattaient le crâne.

— C'était un essai de coiffure, bonne-maman, tranquillisez-vous. La vie n'est pas si drôle en fille, qu'on n'ait pas envie de devenir garçon.

Isoline sourit tristement à cette réponse, intimement persuadée que derrière ces paroles graves se cachait une détresse véritable qu'elle ne pouvait consoler. Elle fit claquer un baiser sonore sur la joue de Marguerite.

— Cela ne change rien pour moi, ma jolie.

Gabrielle s'était avancée sur le perron, ornement marmoréen vivant, statue animée par la majesté et l'exaspération. Devant cette pathétique scène de tendresse, qu'elle n'avait pas su prévenir, elle se courrouça :

— Marguerite, assez, dit-elle durement. Laissez-nous, allez vous amuser. Père, mère, accompagnez-moi au petit salon. J'ai à vous interpréter un *lied*¹ de Schubert, que j'ai nouvellement déchiffré.

— Fort bien, nous vous suivons. Quel est-il ?

1. Poème germanique chanté et accompagné au piano ou par un ensemble instrumental.

— « Marguerite au rouet ». Il s'agit d'un poème de Goethe mis en musique, la première partie de son *Faust*, lorsque celui-ci délaisse celle qu'il a séduite et que, restée seule, accablée, elle file la laine en attendant son retour.

Ni Urbain ni Isoline ne furent étonnés du choix de cette pièce douloureuse. Encore une fois, Gabrielle disait sa désespérance, et ils le comprenaient. Isoline tenta de rappeler à sa fille qu'à défaut de se sentir femme, elle pouvait au moins se satisfaire d'être mère :

— Notre Marguerite ne peut-elle pas assister à ce concert, ma chère ? se hasarda-t-elle à demander. Votre talent saurait, à n'en pas douter, dresser les bas instincts à propos desquels vous la morigénez si souvent, ajouta-t-elle rapidement, peu sûre de la convaincre par les sentiments.

— Mais qu'elle aille où elle le désire, cela m'indiffère, obtempéra Gabrielle, déjà lassée par sa propre colère.

D'un geste ample et théâtral, par lequel elle chassait ses névralgies et dessinait son universel mépris, elle invita ses parents à la suivre.

Du piano de Gabrielle s'échappait une mélodie d'une harmonie délicieuse, presque céleste. Mais les échos de son chant révélaient, pour qui savait l'écouter, comme l'ombre ténue d'une dissonance. Il y avait au fond de cette voix délicate et nerveuse un tremblement terrible, la promesse d'un cri d'aliénée qui ignore encore que la folie viendra la prendre, à son heure.

*Nach ihm nur schau ich
Zum Fenster hinaus,
Nach ihm nur geh ich
Aus dem Haus...*

Et Gabrielle, les yeux clos, transportée, ravie par l'envol des notes qui dansaient dans la pièce en un cortège éthéré, semblait prise par une sorte de transe. Marguerite, silencieuse, assise au pied d'une lourde tenture, observait sa mère avec des yeux inquiétants, des yeux brillants et jaunes de petite devineresse habituée à lire le malheur dans les signes les plus infimes de la nature. Son crâne chauve de pénitente éternelle et les cernes bleus qui marbraient son regard achevaient de lui donner un air

effrayant. Elle voyait l'invisible, mais aussi ce qui allait être et dont les autres ne savaient encore rien. Ainsi sur l'image angélique de Gabrielle superposait-elle les visages tordus et grimaçants de déments errant à Charenton ou les gravures de convulsions épileptiques qui l'avaient fait frémir dans les livres de la bibliothèque.

*Sein hoher Gang,
Sein' edle Gestalt,
Seines Mundes Lächeln
Seiner Augen Gewalt...*

Gabrielle, sentant sur elle la vigilance inquisitrice de sa fille, s'arrêta soudain :

— À la fin, mademoiselle, auriez-vous l'obligeance de me dire la raison pour laquelle vous me fixez ainsi ?

Perdue toujours dans la contemplation de la monstruosité de sa mère, qu'elle était seule à percevoir et qui la fascinait, l'enfant répondit :

— Pour rien, maman. Je vous trouve extrêmement belle.

À la fois flattée et mise mal à l'aise par cette fille sans charme qu'elle n'arrivait décidément pas à aimer, elle se mit à rire d'une façon surjouée.

Puis elle se leva.

Dehors, la nuit tombée était criblée d'étoiles. Les grenouilles de la mare du Cros coassaient furieusement dans l'obscurité. La terre envoyait des senteurs halitueuses.

— Le moment est parfait. Je crois qu'il est temps de commencer notre séance, père.

— Laissez entrouvertes les croisées, Gabrielle, afin que la nature complice se mêle à notre réunion.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser
par Atlant'Communication